



Germanica

28 | 2001

Écritures des deux guerres mondiales

Despotisme et chaos Heinrich Mann et l'impérialisme allemand

Despotismus und chaos ; H. Mann und der deutsche Imperialismus

Chantal Simonin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2234>

DOI : [10.4000/germanica.2234](https://doi.org/10.4000/germanica.2234)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2001

Pagination : 31-43

ISBN : 9782913857056

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Chantal Simonin, « Despotisme et chaos

Heinrich Mann et l'impérialisme allemand », *Germanica* [En ligne], 28 | 2001, mis en ligne le 04 octobre 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2234> ; DOI :

<https://doi.org/10.4000/germanica.2234>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Despotisme et chaos Heinrich Mann et l'impérialisme allemand

Despotismus und chaos ; H. Mann und der deutsche Imperialismus

Chantal Simonin

- 1 Au terme de ses mémoires, achevées, comme il le précise sur la dernière page de son texte, dix-sept jours après le *D-day* (jour du débarquement des alliés en Normandie), H. Mann jette un regard global sur l'époque qu'il lui a été donné de vivre, et constate, non sans quelque ironie, que celle-ci, après des débuts plutôt faciles, s'est « accomplie » à travers des catastrophes. Il pense aux deux guerres qui ont opposé au vingtième siècle la France et l'Allemagne et qui l'ont profondément atteint, dans ses convictions patriotiques, européennes, et aussi dans ses espoirs personnels. Il y a en effet tout lieu de dire que c'est dans l'intérêt critique et passionné que H. Mann porte aux destinées de sa patrie et de l'Europe que se manifeste l'unité de son œuvre volumineuse et encombrée de textes qui passent aujourd'hui pour être des scories.
- 2 C'est vers 1904-1905 que cet intérêt, alors nouveau chez lui, pour la réalité politique allemande, se fait sentir dans sa production, de manière d'abord confuse, au point qu'il a éprouvé le besoin de clarifier les choses pour ses lecteurs, mais aussi semble-t-il pour lui-même, au fur et à mesure qu'il percevait après coup plus nettement l'unité de son œuvre. En 1922, évoquant le moment où en Italie il a conçu en 1904 son roman *Professor Unrat*, il déclare : « Partout où je me trouvais et où je lisais des journaux étrangers, j'emportais avec moi le problème de l'empire allemand. Les romans que des gens comme moi écrivent reposent sur une perception intime de l'histoire contemporaine, l'histoire telle que personne ne la voit ou ne veut la voir jusqu'au moment où le destin apporte une confirmation terrible »¹. Et dans ses mémoires il revient sur ce moment où il a eu, sans le savoir, la révélation de ce qui allait être le « problème le plus fécond de sa vie, le problème de la puissance ». Parlant de lui à la troisième personne, il ajoute : « il a suivi la puissance sur quelques-uns des chemins qu'elle a empruntés. C'est dix ans après cette première tentative (*Professor Unrat*) qu'il s'est montré capable de l'affronter.

Il venait tout juste de la rendre ridicule (allusion à *Der Untertan*), c'est alors qu'une puissance éhontée, l'empire allemand, s'effondra bel et bien. JX (lui-même, H. Mann) était capable de dire pourquoi et comment »².

- 3 Ces deux citations montrent bien dans quelle perspective la guerre et particulièrement les deux guerres mondiales, qu'il perçoit comme formant une continuité, s'inscrivent dans l'œuvre de H. Mann. Lui qui avait la guerre en horreur a toujours évité de la faire apparaître en tant que telle, comme un thème littéraire par exemple. Par contre, il s'est penché avec infiniment de minutie sur les phénomènes de tout ordre, idéologiques, historiques, politiques, économiques, psychologiques, qui conduisent à la guerre, tout en réfléchissant, au nom des convictions généreuses et humanistes qu'il défendait, aux moyens de prévenir les guerres – concrètement la guerre entre la France et l'Allemagne, et les atrocités qu'invariablement elles engendrent³.

Fanatisme et pulsion de mort ou l'abdication du tyran

- 4 À l'intérieur de ce faisceau d'explications visant à cerner l'essence de l'impérialisme (ou du nationalisme) allemand, ce sont les considérations psychologiques qui sont mises en avant. Celles-ci se cristallisent autour d'un type psychologique et moral que l'on voit apparaître vers 1904 en effet et qui suscite chez l'auteur qui l'analyse fascination et répulsion. Désigné à travers la dénomination aujourd'hui vieillie de « tyran » (où l'on peut sans doute voir une trace de Michelet dont H. Mann entame la lecture à la même époque⁴), cette figure qui incarne « la puissance » donne lieu à des variantes qui jalonnent toute la production ultérieure de H. Mann et dans lesquelles la référence au « tyran » est plus ou moins explicite : Unrat, Felix dans la nouvelle *Abdankung*, Diederich Hessling dans *Der Untertan*, Guillaume II, Hitler, les dirigeants nazis dans l'Allemagne du vingtième siècle, ou le parti catholique dans la France des guerres de religion, Catherine de Medicis, les Valois, les Habsbourg, c'est une véritable cohorte que l'on peut faire défiler ici, tous, pris ensemble, constituant dans l'esprit de l'auteur une famille. H. Mann les envisage spontanément comme les variantes d'un même type psychologique et moral en sorte que, détail vraiment étrange, il peut affirmer dans *La Haine*, au détour d'une phrase, que Hitler est un descendant des Habsbourg.
- 5 Le portrait de Felix dans la nouvelle *Abdankung* est l'une des illustrations les plus saisissantes de ce type moral caractérisé par une affectivité primaire. La fable, sommaire, jette une lumière inquiétante sur les aspects les plus troubles de la nature humaine. Mû par des pulsions de haine⁵, l'écolier Felix, gamin chétif et hystérique, inflige à ses condisciples dont il exige une obéissance inconditionnelle, des humiliations sadiques. C'est une réplique du vieux professeur Unrat s'acharnant sur ses jeunes élèves qu'il appelle haineusement « la bande », et compensant ainsi ses sentiments d'infériorité, physique, intellectuelle, sociale. Et c'est la préfiguration de Diederich Hessling dans *Der Untertan*, centré lui aussi sur la dissection du tyran, présenté, non plus à l'intérieur du petit milieu de l'école, mais dans un cadre politique et social bien réel, celui de l'Allemagne wilhelminienne.
- 6 Dans ces portraits successifs, H. Mann mène une réflexion sur les mécanismes psychiques qui poussent un individu à se détruire lui-même. Il montre comment un naturel nihiliste, celui du tyran, caractérisé par sa faiblesse morale, la méfiance et la peur des autres qui l'habitent, conduit nécessairement un individu à sa perte, comment le tyran, usé par son « combat » solitaire et fanatique, se voit contraint d'« abdiquer »

et de se précipiter dans le chaos. Felix, se faisant l'esclave de celui qui était sa victime de prédilection, l'élève Butt⁶, gros garçon apathique et mou, éprouve une joie délectable dans une négation de soi tellement radicale qu'elle le mène au suicide. Unrat, dans le roman *Professor Unrat ou la fin d'un tyran* incarne et vénère l'ordre et l'autorité. Mais, après avoir découvert le sexe auprès de la chanteuse de cabaret Rosa Fröhlich, il fait fi de la morale bourgeoise et bascule dans l'anarchisme, réalisant ainsi ce que l'auteur appelle son « émancipation ». Diederich Hessling voue un culte idôlatre à l'empereur et au régime dans lequel il assouvit son besoin de domination, puisqu'il participe ainsi de cette puissance qu'il adore, tout en satisfaisant son besoin de soumission. Renonçant à se comporter de façon autonome, le sujet de l'empereur « abdique » et préfère s'abîmer dans un tout qui l'absorbe : l'idéologie nationaliste où il assouvit ses pulsions de ressentiment. Il a le sentiment alors, comme dans la corporation qu'il a fréquentée quand il était étudiant à Berlin, et dans les brasseries où, imbibé d'alcool, il célèbre bruyamment « le nouvel esprit national », d'être à sa place, tel un rouage dans une machine qui, là où il se trouve, contribue au bon fonctionnement de cette machine.

- 7 H. Mann élargit au plan de la nation allemande les analyses menées dans ces portraits étonnamment fouillés. Il est enclin, à la suite de Michelet, à voir les nations comme des personnes morales, avec, formulée ça et là, l'idée qu'il existe des nations qui ont du « caractère », qui sont capables de s'affirmer face aux prétentions exorbitantes des « tyrans » et d'autres, au contraire, qui ne peuvent exister qu'à l'état de masse asservie, dépourvue d'« idéal »⁷, et s'en remettant pour leur sort au pouvoir arbitraire de chefs charismatiques, de « grands hommes » qui n'ont que mépris pour cette foule moutonnaire et servile : Guillaume II dans *Der Untertan*, et plus tard Hitler, dont H. Mann, doté d'un réel talent de polémiste, propose un portrait empreint de mépris ironique dans un article véhément intitulé « ce grand homme »⁸. Plus qu'à la nation allemande, c'est aux dirigeants allemands qu'il s'en prend⁹, individus faibles et médiocres, qui ont, par le biais de la propagande nationaliste, inculqué à leurs sujets malléables la peur, en même temps que la haine de l'« ennemi intérieur », les socialistes sous l'Empire, les partis de gauche et les intellectuels sous le troisième Reich, et de l'« ennemi héréditaire » à l'extérieur. H. Mann utilise souvent le terme de « haine nationale » pour parler du nationalisme dans lequel il voit avant tout un « état d'esprit », qui a marqué les mentalités allemandes de 1870 à 1933. Il comprend cette haine et la guerre qui en est le produit comme une manifestation d'impuissance, idée qui n'est pas sans faire problème, car il a tendance de ce fait à interpréter toute agression concrète comme le signe avant-coureur d'une défaite imminente.
- 8 La marche à la guerre était inscrite dans l'Allemagne du vingtième siècle. Nation faible et complexée, à l'identité incertaine, l'Allemagne a dû, sous l'Empire comme ensuite sous le troisième Reich, accumuler, comme le fait le « tyran », les démonstrations de force pour asseoir son pouvoir dont H. Mann pense qu'il est précaire. De 1870 à 1939 l'Allemagne n'a pas cessé de songer à la guerre¹⁰, et s'est affirmée à travers une escalade dans l'agressivité et la violence, qui devait conduire à l'écrasement et la défaite du pays, au chaos et à la catastrophe vers laquelle elle tendait irrésistiblement. Le tyran obnubilé par la force, est fasciné de façon perverse par son contraire, le chaos et le néant. Félix se suicide, Unrat abdique et devient « anarchiste », Diederich Hessling éprouve un sentiment de délectation morbide lorsqu'il apprend, enfant, qu'un de ses professeurs est devenu fou. De même, les Allemands, dans leur histoire nationale, ont

toujours été fascinés par les guerres et par le chaos, et régulièrement, ils ont, dit H. Mann, succombé à l'« appel de l'abîme ».

Une histoire nationale manquée

- 9 La faiblesse du tyran, dont l'Allemagne nationaliste incarne une variante nouvelle, est, chez H. Mann, plus qu'une simple faiblesse psychologique, analysée à travers une multitude de composantes. Elle est appréhendée aussi à travers une figure littéraire, celle du décadent, à laquelle H. Mann s'était identifié, tout jeune, en s'imprégnant des œuvres de Paul Bourget, de ses romans (*Cosmopolis*, *Le Disciple*), et tout particulièrement de ses *Essais de Psychologie contemporaine* où il avait découvert une « théorie de la décadence », elle-même trouvée chez Baudelaire. Si l'on perd de vue cette référence qui leur donne une consistance littéraire, les analyses politiques de H. Mann prennent rapidement aux yeux de l'historien ou du critique soucieux de rigueur et d'objectivité une allure fantaisiste et incongrue.
- 10 C'est en mêlant les points de vue littéraires, et les analyses historiques, psychologiques, que H. Mann s'est livré, pour reprendre la formule de Tucholsky, à l'« anatomie » du Reich allemand, dont l'être intime est à ses yeux marqué, en raison des origines funestes qui sont les siennes, du sceau de la décadence : le Reich s'est constitué à la suite d'une victoire purement matérielle, d'une victoire militaire, où c'est le sort qui décide¹¹, et qui a fait connaître aux Allemands l'ivresse du « succès », – avec ici la connotation négative que le mot a chez Nietzsche. Cette notion de décadence, à travers laquelle H. Mann appréhende tout en l'interprétant la politique allemande de 1871 à 1933, a pour point de départ un constat : les régimes qui se sont succédé pendant cette période en Allemagne ont été incapables de créer du neuf, ils se sont contentés, dit-il en recourant à la catégorie nietzschéenne de « Nachahmung », synonyme pour Nietzsche de décadence justement, d'« imiter » (de plagier, de copier, de caricaturer). Dans le magistral essai de 1919 intitulé « Kaiserreich und Republik »¹², et salué avec enthousiasme par la gauche allemande, H. Mann évoque la « malédiction » que fut la victoire allemande de 1870, ainsi que la réalisation de l'unité nationale, par un Bismarck qualifié ici de « rusé » et de « violent » – chose tout à fait exceptionnelle sous la plume de H. Mann, qui, suivant en cela Fontane, admirait beaucoup Bismarck. Constituée par le fer et par le sang, la nation allemande était à l'opposé de ce à quoi aspiraient les Allemands. On ne sait sur quoi H. Mann se base pour poser cette dernière affirmation, en revanche, il est certain qu'il a, à tout moment, présent à l'esprit quand il évoque la nation allemande, le tableau romantique que Michelet propose de la nation française, devenant une par la volonté du peuple et communiant lors des « jours sacrés » de la Révolution. Cette nation allemande hâtivement constituée, et de ce fait « complexée », obligée de « bluffer » pour démontrer sa force, était dépourvue de tout « germe » de nouveauté : on notera la métaphore biologique, où se retrouve, inversée, l'image de la décadence ; elle offre au monde l'image d'un passé (sous-entendu monarchique) dont lui-même, comme le montre l'exemple de l'Angleterre ou de la France, a su venir à bout :

Le Reich nouvellement constitué ne renfermait pas le moindre germe de nouveauté, au plan intellectuel, politique, ou bien même seulement économique. Il n'était et ne devint rien d'autre qu'imitation, réplique grossière, résistance à la nouveauté ; on s'appliqua à reproduire la monarchie de bourgeois enrichis de Louis-Philippe, avec plus de platitude encore, puis on a reproduit l'empire de Napoléon III, avec sa

façade étincelante, son intérieur faisandé, ses mises en scène théâtrales et sa politique de prestige, ses faux airs socialistes plaqués sur les orgies capitalistes les plus éhontées, son absolutisme militaire caché sous un déguisement constitutionnel – tout cela plus massivement et plus stupidement¹³.

- 11 Les trois phases successives de l'histoire allemande au vingtième siècle sont ainsi placées par H. Mann sous le signe de la décadence et de la stérilité. La République de Weimar, elle aussi, n'a fait que copier. H. Mann a nourri de grands espoirs dans le changement de régime, il était persuadé en particulier que, « puisque les formes et le contenu de la vie nationale » de la France et de l'Allemagne étaient en train de se rapprocher, une réconciliation entre les deux pays serait possible¹⁴. Dès 1923 toutefois, il observe avec inquiétude la montée de l'irrationalisme et des sentiments de revanche en Allemagne et demande à Stresemann, alors chancelier, d'instaurer une « dictature de la raison ». En décembre 1932, alors que la République est sur le point d'être enterrée, il lance un dernier avertissement aux Allemands en publiant dans la *Neue Rundschau* son grand essai « Profession de foi supra-nationale »¹⁵. Dans ce texte dense, rédigé dans une langue elliptique et ardue qui demande à être décryptée, H. Mann fait le bilan des quatorze années de la République de Weimar et la taxe, elle aussi, de stérilité. Elle a, dit-il, doublement failli à sa « mission ». Elle s'est désintéressée du progrès social en apportant un soutien financier massif aux classes sociales qui détenaient l'argent et le pouvoir ; et, sur le plan international, elle a ignoré la tâche qu'elle s'était assignée, celle d'œuvrer pour la réconciliation des peuples, pourtant inscrite dans la constitution. H. Mann en conclut qu'elle n'a été qu'« une imitation tardive des démocraties occidentales ». Quant à la dictature hitlérienne, elle reproduit, en pire, ce qu'a été le Reich wilhelminien. « Les Allemands se répètent », tel est le titre d'un essai publié en 1936 dans le recueil *Es kommt der Tag*. Évoquant à travers un raccourci ironique l'histoire allemande de 1870 à 1933, H. Mann se penche ici sur le culte du chef, l'adulation dont « Wilhelm », puis sa « copie » Hitler ont été l'objet : « A-t-on compris quel était le type favori des Allemands en matière de Führer ? Ils en avaient déjà un, un accident militaire l'a confisqué à ses clients, après un bref moment d'hésitation, ils sont allés le rechercher et l'ont ramené alors qu'il avait bien progressé, c'est une chose que l'on a bien comprise et que l'on approuve »¹⁶.
- 12 L'Allemagne impérialiste du vingtième siècle est le théâtre d'un nationalisme exacerbé, dans lequel H. Mann voit également un phénomène de décadence. Dans sa « Profession de foi supra-nationale » il mène une réflexion en profondeur sur ce nationalisme qu'il qualifie d'« irrationalisme politique ». Le nationalisme, dit-il, n'a pas toujours été synonyme de guerre et de destruction, il a au contraire été, à ses débuts, « porteur de vie ». Il évoque le nationalisme du dix-huitième siècle, cette « invention française », qui a préparé la grande Révolution française, dont H. Mann à partir de 1910 fait officiellement et définitivement sa référence en matière d'histoire. Tout comme, citant Michelet, il écrivait en 1914 déjà que la Révolution n'appartenait pas seulement à la France, mais qu'elle appartenait au monde entier »¹⁷, il rappelle en 1932 que, avec Schiller, le nationalisme, en Allemagne aussi, a commencé par être un élan de « fraternisation démocratique » et par être « la cause du peuple » contre les puissants au pouvoir : « ce que le nationalisme allemand avait de plus noble et de plus pur à dire, il l'a dit aussi longtemps qu'il n'y avait pas d'État national allemand »... « Le nationalisme du dix-neuvième siècle, « nationalisme parvenu à son stade ultime », s'est mis, lui, au service des puissants (Machthaber), et, conclut H. Mann : « C'est quand ce nationalisme arrivé à ce stade avancé (« in diesem späten Zustand ») a été repris par

l'État national allemand que celui-ci a fait son apparition tardive, suivi ensuite par la république, « des débutants tous deux, mais portant les stigmates de l'âge ». Témoignant pour sa génération, il compare, attristé, le nationalisme, tel qu'il naquit au dix-huitième siècle, un nationalisme « confiant et bienveillant », fait d'« optimisme et de raison », et celui que lui et ses contemporains ont « dû supporter », et qui a su exploiter les complexes d'infériorité d'individus et de peuples périodiquement secoués par des accès de rage¹⁸.

- 13 Le dérapage de la nation allemande depuis la fondation du Reich, celui d'une nation qui s'est « égarée », n'est donc en rien une spécificité allemande : « Le nationalisme se rencontre ailleurs qu'ici, et là aussi, dans des circonstances historiques semblables, il serait prêt à dégénérer »¹⁹. Ce qui est propre par contre aux Allemands de son époque, c'est, comme il l'écrit dans un article rédigé en français, leur propension à « se vautrer » « dans l'irrationnel »²⁰, à donner libre cours, dans leur idôlatry des grands hommes, dans leur fureur belliciste et leur délire nationaliste, dans l'irresponsabilité des dirigeants et de leur politique pangermaniste, à des instincts partis des « régions les plus équivoques de l'être »²¹. H. Mann a observé ses contemporains, souvent avec répugnance, il a pénétré leurs comportements, et cerné au plus près les mécanismes psychiques – « refoulements, sur compensation, complexes, tout le vocabulaire freudien y passerait »²², – qui entrent dans le délire fanatique. Avant de rédiger *Der Untertan*, il avait rassemblé une « documentation », constituée pour une bonne part d'« études » faites sur le terrain, à Berlin, et les premiers essais qu'il consacre au nazisme cherchent à le cerner en tant que « phénomène », donc à partir d'observations là aussi : discours de Hitler, manifestations du parti nazi, orchestration d'une propagande qui répand des mensonges imbéciles, mises en scène théâtrales du régime, à côté desquelles les bruyantes et multiples apparitions en public de Guillaume II, souvent évoquées par H. Mann avec véhémence et ironie, deviennent, dit-il, rétrospectivement presque sobres²³.
- 14 La tournure qu'a pris la vie publique en Allemagne depuis 1890, soit l'arrivée de Guillaume II au pouvoir, jusqu'à 1933, culmine dans l'enthousiasme nihiliste avec lequel les populations se sont précipitées dans les guerres : on se rappelle que la Première Guerre mondiale a été célébrée par de nombreux intellectuels, Thomas Mann, Musil... comme un acte libérateur, et qu'une partie de la jeunesse intellectuelle, celle qui fréquentait les milieux expressionnistes, faisant le sacrifice de sa vie, est allée au-devant d'une mort dont elle attendait une régénération pour la collectivité. Pour évoquer ces engouements collectifs, H. Mann recourt régulièrement à la notion de « Rausch », dans laquelle il englobe tout ce qui relève de l'irrationnel. Le nationalisme, dit-il, est pour une large part un produit de l'irrationalisme qui s'est développé en Allemagne à la fin du dix-neuvième siècle. Dans « Kaiserreich und Republik » déjà, il s'en prenait avec passion à Nietzsche, au culte de la Renaissance et de l'action brute qu'il avait, sans doute à son insu, propagé en Allemagne ; mais c'est surtout Wagner qui était l'objet de ses attaques indignées, Wagner qui, se posant en maître, s'était entouré d'une auréole mystique, et dont la musique, exaltant une germanité suspecte et mythique, exprime, selon H. Mann, « les instincts les plus mauvais de l'époque »²⁴. Abordant de nouveau la question sous une forme plus posée dans « Profession de foi supra-nationale », H. Mann mène, à sa manière, difficile à suivre, une démonstration, dans laquelle on retrouve l'idée de décadence, sur les changements intellectuels et idéologiques qui ont affecté le dix-neuvième siècle en Allemagne. Ce siècle fut, dit-il, une « grande époque pour la pensée ». Mais les sciences naturelles qui finirent par

occuper toute la place qui revenait auparavant à la « Raison », terme auquel manifestement H. Mann ne donne pas une signification étroite et cartésienne, mais qu'il comprend précisément comme la pensée. Celle-ci fut alors tenue en suspicion par les « intelligences moyennes », qualifiées aussi de « tout petits monistes », qui n'eurent plus que mépris pour la philosophie et la métaphysique. Cet « appauvrissement de la pensée » fut suivi aux alentours de 1900 d'un nouveau courant qui, cette fois, jeta le discrédit sur la pensée : ce fut la montée de l'irrationalisme, avec sa valorisation du sentiment, de l'intuition, tous deux compris comme synonymes de profondeur, allant de pair avec le rejet de l'« intellectualisme ». Or, une idéologie qui discrédite la pensée prône l'absence de pensée, dit fermement H. Mann, c'est la porte ouverte à tous les relâchements, à toutes les facilités, comme les médiocres l'ont parfaitement compris, la porte ouverte à toutes les catastrophes : « On assiste à l'apparition d'un nouveau mouvement intellectuel, et voilà que celui-ci est suivi d'un événement ! On voit monter l'irrationalisme – et c'est seulement une fois qu'il a le vent en poupe que la guerre éclate. En 1890, on aurait certainement pu l'enrayer ; ne serait-ce que par l'intellectualisme alors vivant. En 1914 la dé-raison (traduction ici de « Unvernunft ») avait pris suffisamment d'élan ». Et depuis le nationalisme, ce « forcené » court, court sans s'arrêter²⁵...

Un idéal de paix et de tolérance

- 15 Le « problème » encombrant de l'Empire allemand que H. Mann emmène partout avec lui à partir de 1904 débouche, non pas au moment où la guerre éclate, et où, H. Mann, personnellement meurtri, n'a pas d'autre choix que de se taire, mais en 1919, sur un constat formulé avec véhémence dans « Kaiserreich und Republik » : la guerre, ce ne sont pas les Allemands qui l'ont voulue, ce sont les « sujets ». Longuement préparée, elle a été le fruit des idées ambiantes qui ont modelé les mentalités jusqu'à produire cette « variété dégénérée et douteuse de l'Allemand » qu'incarne à ses yeux le sujet wilhelminien. L'Allemand de 1914 est, dit-il, une caricature d'Allemand, le Reich fondé en 1871 une « réalisation allemande accessoire », où les Allemands n'ont jamais été véritablement chez eux, car elle excluait « une part importante de tout ce qui fait l'Allemagne »²⁶. À cette Allemagne « absolutiste »²⁷ du Reich, celle où le hasard de la naissance l'a placé, et dans laquelle il voit un avatar de l'histoire, conviction de plus en plus affirmée au fur et à mesure que les événements contredisent les espoirs qu'il place en un avenir démocratique de l'Allemagne, à cette Allemagne contingente H. Mann oppose l'« Allemagne vraie », le peuple patient, intelligent, épris de justice, de l'Allemagne éternelle²⁸, pacifique et tolérante, aspirant, comme tous les autres peuples dont elle ne se distingue pas, à vivre dans le bonheur.
- 16 C'est au nom de cette image, qui a pour lui force de réalité, d'une Allemagne potentielle, républicaine et européenne, qui serait le contraire de l'Allemagne « falsifiée » qu'il connaît, que H. Mann s'adresse désormais aux Allemands dans des articles rédigés dans une langue très personnelle, souvent abstraite, et dont on n'a tendance à retenir que les formules moralisatrices ou volontaristes²⁹, pour les exhorter à s'imprégner de l'idéal démocratique et pacifique qui est le sien. En 1917 déjà, alors que la guerre n'est pas terminée, il publie dans le *Berliner Tageblatt* du 25 décembre de cette même année un petit article dont le titre « Vivre – et non pas détruire », définit de façon on ne peut plus simple, pourquoi il faut, selon lui, préférer la paix à la guerre.

Les hommes ne sont pas faits, dit-il, pour faire la guerre. Et pensant, sans la nommer, à l'Allemagne du Reich il évoque ce régime qui a concédé aux individus la paix, le bonheur, et le droit de se comporter comme des citoyens le temps seulement d'une récréation à l'école, parce qu'il était persuadé par ailleurs que ce dont ils avaient vraiment besoin, c'était de la fêrule d'un État fort, et d'une discipline implacable³⁰, et que de tout temps, l'État et la société avaient préparé les hommes à la guerre.

- 17 Le passage de cette société « mécaniste » à une société démocratique nécessite, poursuit H. Mann, que l'« on » (tournure générale qui englobe les individus et l'État, non désigné comme tel dans cet article rédigé pendant la Première Guerre mondiale, change l'idée que l'on se fait de l'homme. Il faut, dit H. Mann « croire en l'homme ». L'autorité, le dressage, sont le fait de natures méfiantes, qui n'aiment pas les autres et qui méprisent ceux dont les destinées leur sont confiées. C'est la méfiance viscérale qu'il nourrit envers les autres, et la peur qui s'ensuit, qui fait du tyran un être victime de ses pulsions, profondément intolérant. Inversement, une démocratie n'est possible que si elle vient combler les aspirations d'individus capables de penser et de raisonner, dépourvus d'animosité, ayant le respect et l'amour de la vie, ainsi que de la sympathie et de l'intérêt pour autrui. C'est dans le grand roman de l'exil que s'achève le portrait du démocrate, tel que le voit H. Mann, et dont il avait également proposé auparavant plusieurs versions : le portrait du « travailleur » Zola, auquel H. Mann s'identifie et qui, lui aussi, a fui l'esthétisme auquel il avait sacrifié pendant sa jeunesse pour construire une œuvre dont l'affaire Dreyfus exprime l'immense portée morale, celui du vieux libéral Buck, dans *Der Untertan*, figure ouverte et bienveillante, poète à ses heures, respectueux du passé et soucieux d'assurer à la collectivité un avenir meilleur ; tous deux se prolongeant dans le beau portrait d'Henri quatre, qui, avec sa grande œuvre de tolérance, cherche à mettre fin aux souffrances de populations qui n'ont connu que les ravages de la guerre.
- 18 Cette transformation des mentalités individuelles et collectives, c'est l'affaire de l'« éducation », notion que H. Mann envisage d'un point de vue pratique, à travers des suggestions très concrètes (changer le contenu des manuels scolaires, revoir le rôle des maîtres en s'inspirant du modèle fourni par l'instituteur de la Troisième République en France...) en même temps que de manière très ample. Il pense que la démocratie en Allemagne, tout comme l'unité européenne, se fera grâce à l'action des « idées », constituant ce qu'il appelle un « savoir », et qu'il désigne aussi à travers le terme très général d'« esprit ». Cette notion, apparaît chez lui entre 1907 et 1910, comme l'atteste une esquisse conservée aux archives H. Mann, intitulée « Französischer Geist », qui va devenir le petit article « Voltaire-Goethe ». Elle est très liée à la lecture intensive de Michelet que H. Mann mène au même moment, et qui aboutit à une véritable révélation, celle d'un « idéal »³¹ démocratique dont il se fait une fois pour toutes le défenseur ardent. Le terme va, au fil du temps, revêtir un contenu plus concret et moins polémique, le mot Geist, associé à la France en 1907, s'opposant alors à son contraire antithétique, la « matière » associée à l'Allemagne. Il devient synonyme d'« intellectualisme », terme qui désigne toutes les productions de la pensée : l'art, la philosophie, la culture, la littérature, la totalité du patrimoine spirituel de l'humanité qui fut « engendré » au cours des siècles successifs grâce aux apports de « penseurs isolés », et qui va à son tour « engendrer » la démocratie.
- 19 Idéalisme, dira-t-on. Peut-être, mais par refus du simplisme, du « monisme » tel qu'on le rencontre chez les esprits positivistes. Dans sa préface à une nouvelle édition de *Der*

Untertan qui paraît en 1929, et qui se termine sobrement par « nous avons encore et toujours à apprendre », H. Mann se penche à nouveau sur son sujet wilhelminien, ce « type » qui n'avait « aucune estime pour tout ce que l'on ne pouvait pas saisir à pleines mains, ni abattre avec des canons, et qui n'avait que mépris pour ce qui est invisible, et qui vit dans l'esprit, – mépris pour les idées, qui, de toute éternité, ont remporté la victoire sur les faits »³². C'est là une conviction, une certitude même chez H. Mann, qui, défendant une pensée dualiste, affirme que, contrairement aux faits qui ne font que passer, les idées sont indestructibles, et pour qui défendre des convictions morales est une nécessité existentielle : « Ma vie à moi n'a de sens que si l'on admet que l'individu est capable de s'engager au nom de convictions morales », dira-t-il dans ses mémoires. Ces convictions morales ne seront pas entamées par l'épreuve des faits, pourtant douloureuse, et ce précisément parce que ce sont des faits. Tout comme Henri Quatre, depuis le nuage où il apparaît transfiguré, rappelle à sa postérité lointaine du vingtième siècle que « l'humanité n'est pas faite pour abdiquer ses rêves », H. Mann, parvenu au terme de sa vie, et désormais soustrait à cette époque à laquelle il s'est passionnément intéressé et qui, depuis le poste lointain qu'il occupe, finit par lui apparaître comme étant « tout à fait respectable », remercie au terme de ses mémoires rédigées aux États-Unis les « maîtres », les créateurs, tous ceux qui, dans ce siècle stérile, ont créé des chefs-d'œuvre qui ne périront pas. Formant des vœux pour que l'avenir soit plus fécond, il manifeste envers et contre tout sa foi en l'homme, fidèle à cette parole trouvée dans la correspondance du jeune Zola, qu'il avait recopiée et soulignée à la fin de son exemplaire : « noircir l'homme, c'est ce que je ne saurais aimer ».

NOTES

1. Lettre à Paul Hatvani du 3 avril 1922, *Professor Unrat*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1989, p. 284.
2. *Ibid.*, 301.
3. Cf. Ch. Simonin, « H. Mann et la Débâcle de l'empire wilhelminien », à paraître en 2001 dans les actes du colloque « Fins d'empire, recherche de nouvelles identités », Chambéry, novembre 2001.
4. Michelet appelle les rois des « tyrans ».
5. La notion de « haine », occupe une place centrale dans les analyses politiques de H. Mann. Elle était déjà présente dans son premier roman (cf. Chantal Simonin, « Une famille, un premier roman de H. Mann », in *Allemagne d'aujourd'hui* n°154, octobre-décembre 2000, p. 131).
6. Le nom, qui désigne un poisson (le turbot) et fait référence au motif de l'eau, renvoie au côté élémentaire de l'instinct de puissance. Butt va donner à la fin de la nouvelle l'ordre à Felix d'« aller voir les poissons », à la suite de quoi Felix se suicide par noyade.
7. Observant ses compatriotes à Berlin en 1907, H. Mann déclare vivre « écrasé sous le poids de ces masses serviles et dépourvues d'idéaux », H. Mann 1871-1950, *Werk und Leben in Dokumenten und Bildern*, Aufbau, p. 125.
8. *La Haine, Histoire contemporaine de l'Allemagne*, Gallimard 1933, texte allemand dans *Der Hass Deutsche Zeitgeschichte*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987.
9. Ainsi le « sujet » est appréhendé par H. Mann comme le produit du régime wilhelminien, et Guillaume II occupe dans le roman ainsi intitulé une place tout à fait essentielle.

10. « La réalité de l'Empire de 1871 n'a jamais ressemblé à autre chose que ce à quoi ressemble la préparation de la guerre : on ne parlait que d'armement et après la défaite, on a crié de plus en plus fort au réarmement ». « Das Bekenntnis zum Übernationalen », BÜ dans les notes qui suivent.
11. Cette idée est développée dans *Henri Quatre*, dans la première partie intitulée « Das Kriegsglück », du second volume *Die Vollendung des Königs Henri Quatre*.
12. KR ensuite dans les notes.
13. KR, 25, in *Politische Essays*, Surkamp Verlag, 1968. Cette image diabolisée du Second empire français est sans doute conforme à celle que H. Mann a trouvée dans les *Rougon-Macquart*.
14. A Henri Barbusse, 15.3.19 ; H. Mann accueille le changement de régime avec de tels transports d'enthousiasme qu'il n'hésite pas à dire aux Allemands qu'ils devraient être fiers de leur défaite qui leur a donné la démocratie (KR, p. 43).
15. Voir note 10.
16. *Es kommt der Tag*, Fischer Taschenbuch Verlag 1992, p. 34.
17. « Der Bauer in der Touraine », *Essays II*, Aufbau Verlag 1956, 254.
18. BÜ, in *Der Hass deutsche Zeitgeschichte*, Aufbau Verlag, Berlin und Weimar 1983, p. 30.
19. *Ibid.*, 28.
20. « Ce grand homme », *La Haine*, Gallimard, 1933, p. 35.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*
23. « Die Deutschen wiederholen sich », *Es kommt der Tag*, p. 38.
24. KR, 36.
25. BÜ, 13-15. L'image du forcené est évoquée par H. Mann à travers le mot allemand « Amokläufer ».
26. KR, 20.
27. De nouveau, on, pense ici à Michelet et à son rejet de la monarchie (absolue : Michelet n'utilise pas le terme, mais s'élève bien contre l'absolutisme des rois).
28. *Ibid.*, 38.
29. Exemple : « Es darf nicht ». « Wir sollen ». On note aussi régulièrement çà et là des traces de l'esthétisme que H. Mann avait pratiqué à outrance au début du siècle, ce qui rend parfois la lettre du texte encore plus sybilline.
30. *Essays II*, Aufbau 1956, p. 17-19. Cette image de l'école que l'on trouve ici incidemment sous la plume de H. Mann montre bien que les textes de 1904 où l'action se déroule dans l'environnement de l'école (*Abdankung*, *Unrat*) développent une problématique qui dépasse celle de l'école, et que la dissection du « tyran » est alors implicitement déjà, et sans que l'auteur en ait vraiment conscience, celle du Reich wilhelminien.
31. On se rappelle que H. Mann trouvait accablant le spectacle des Allemands de 1907 dépourvus d'« idéaux ». Voir page 4 de ce même article.
32. *Der Untertan*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991, p. 617.

RÉSUMÉS

Les positions pacifistes que H. Mann défend avec véhémence dans son essai sur Zola qui paraît en novembre 1915 sont l'aboutissement d'une réflexion engagée quelque dix ans auparavant sur le

« problème de la puissance », concrétisée dans l'empire allemand à l'époque de Guillaume II. Le Reich wilhelminien est aux yeux de H. Mann une nouvelle version d'un type psychologique et moral, celui du « tyran », sur lequel l'auteur se penche avec une fascination mêlée de répulsion. Nation mal assurée compensant par l'agressivité et la haine d'ennemis imaginaires son tempérament complexé, l'Allemagne, tout comme le tyran que sa méfiance viscérale envers autrui précipite dans le nihilisme et le chaos, ne peut assurer sa prétendue puissance qu'au prix d'une escalade dans la violence et de guerres sans cesse renouvelées. À cette Allemagne « falsifiée » qu'il a sous les yeux, H. Mann oppose à partir de 1919 dans une démarche quasi-conjuratoire l'image d'une autre Allemagne démocratique, pacifique et tolérante. Partant de l'idée toute simple que les hommes aspirant au bonheur ne sont pas faits pour faire la guerre et forçant quelque peu sa conviction, il affirme à la fin de sa vie qu'il continue envers et contre tout de croire en l'homme.

Bekanntlich hat sich H. Mann in seinem Zola-Essay, den er im November 1915 publiziert, vehement gegen den Krieg eingesetzt. Hiermit wird eine Reflexion zu Ende geführt, die der Autor seit etwa zehn Jahren über das « Problem der Macht » engagiert hat, so wie er sie im deutschen Reich konkretisiert sah. Das wilhelminische Reich war für H. Mann eine neue Variante des « Tyrannen », eines psychologischen Typus, den er mit Abscheu und Faszination zergliedert. Wie der Tyrann, den sein krankhaftes Misstrauen den Anderen gegenüber in Nihilismus und Chaos stürzen lässt, kann die deutsche Nation, die imaginäre Feinde durch Hass und Aggressivität verfolgt, nur durch verstärkte Gewalt und wiederholte Kriege ihre vermeintliche Macht durchsetzen. Diesem « falschen » Deutschland, das er vor Augen hat, stellt H. Mann ab 1919 in beschwörender Absicht das Bild des « wahren » Deutschlands gegenüber, das in seinem Wesen zu Demokratie, Frieden und Toleranz neigt. H. Mann geht von der einfachen Idee aus, dass die Menschen sich nach dem Glück sehnen und den Krieg nicht wollen, so dass er am Ende seines Lebens mit einiger ihm bewusster Forciertheit behauptet, dass er trotz allem « an den Menschen glaubt ».

AUTEUR

CHANTAL SIMONIN

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3